

Dans ce récit, lorsque la conteuse en arrive à décrire les transformations successives des trois magiciens et du petit gars, elle force la voix, son débit devient plus rapide et plus entraînant. Elle marque de cette manière que l'action magique se précipite, quand elle dit, par exemple : « *Ils ont, eux, tourné en trois brochets*, et surtout à la fin : *Voilà la pomme d'orange qui tombe...* » Par ce renforcement de la finale, elle suggère aux auditeurs que voici venir l'achèvement de l'aventure.



XIX

LA FEMME AUX MAINS COUPÉES

« C'est vieux, m'a dit la conteuse, ça a bien deux cents ans. C'est le père Barré qui me l'a appris quand j'avais huit ou dix ans. Il habitait la première maison de tout Mayun. J'habitais, moi, la troisième. C'était chez nous ses premiers voisins. Ses garçailles (filles) étaient mariées : il était seul dans sa maison avec sa vache... Ce conte-là, il m'a été raconté plus de deux cents fois, comment voulez-vous que j'le saurais pas ! Mes enfants me demandaient : « Ma mère, dis-nous donc un conte. » Je leur répondais : « C'est donc le conte de la pomme d'orange, j'en sais point d'autres. »



'ÉTAIT un jeune homme et une jeune fille que leur père et leur mère étaient morts. Ils vivaient ensemble, le frère et la sœur. Le frère avait *amassé* (pris) en mariage une femme qui était une méchante femme. Le frère aimait beaucoup sa sœur : il lui donnait toujours la première cuillerée de tout de ce qu'il mangeait et le soir, quand il arrivait, le premier baiser, c'était pour sa sœur. La méchante femme était jalouse de sa belle-sœur. Elle avait été trouver une vieille sorcière, lui avait dit comme ça :

— Je suis ennuyée de mon mari. Il aime mieux sa sœur

que moi : il lui donne toujours la première cuillerée de sa bouillie...

— Ecoute, qu'elle dit, je vais te donner un moyen. Ton mari, qu'elle dit, il a un beau petit chien. Noie-le, et tu diras que c'est ta sœur qui l'a noyé.

Ça fait qu'elle a noyé le petit chien et le sèr (le soir), quand son mari *rentrit*, elle lui dit :

— Ta sœur a noyé ton petit chien!

Ça fait qu'il a été trouver sa sœur et lui a dit comme ça :

— *Ma sœur, j'avais un beau petit chien : tu l'as noyé!*
Elle lui répondit :

— *Mon frère, si je l'ai fait, Dieu le sait!*

Le lendemain matin, la femme est encore allée trouver la vieille sorcière. La vieille sorcière lui a demandé :

— Comment que ça s'est passé?

— Encore, qu'elle dit, il lui a encore donné la première cuillerée de sa bouillie.

Alors, la vieille sorcière lui a dit comme ça :

— Maintenant, qu'elle dit, ton mari, il a aussi un beau cheval. Faut l'écourter, lui arracher la queue, et le soir, quand il rentrera, tu diras que c'est ta sœur.

Ça fait qu'elle a écourté le cheval de son mari et le soir, quand il est rentré :

— Vois-tu, qu'elle dit : hier elle a noyé ton chien ; aujourd'hui, c'est ton cheval qu'elle a écourté!

Quand il a vu ça, il a dit à sa sœur :

— Ma sœur, qu'il dit, tu es trop méchante :

J'avais un beau petit chien : tu l'as noyé!

J'avais un beau petit cheval : tu l'as écourté!

— *Mon frère, qu'elle dit, si je l'ai fait, Dieu le sait!*

Le lendemain matin, la vieille sorcière a encore demandé comment ça s'était passé :

— Toujours pareil, qu'elle dit, il lui a encore donné la première cuillerée de sa bouillie.

Alors, la vieille sorcière lui a dit :

— Ton mari, il a encore un beau petit gars. Faut prendre son petit gars, puis le mettre à cuire dans une marmite.

Elle a pris le petit gars, elle l'a mis à cuire dans une marmite et le soir, quand son mari est rentré :

— Ah! c'est trop fort, qu'elle dit, elle a encore pris ton petit gars et l'a mis à cuire dans ta marmite.

Alors, quand il vit ça, il a été trouver sa sœur :

— Ma sœur, qu'il dit,

J'avais un beau petit chien : tu l'as noyé!

J'avais un beau petit cheval : tu l'as écourté!

J'avais un beau petit gars, tu l'as mis dans la marmite et tu l'as fait cuire!

— *Ah! mon frère, qu'elle dit, si je l'ai fait, Dieu le sait!*
Il a dit :

— Ecoute, ma sœur, c'est trop fort! Je ne veux pas te faire mourir, ma sœur ; je ne veux pas te tuer. Je ne veux pas te faire mourir, qu'il dit, mais viens avec moi dans la forêt!

Alors son frère l'emmenait dans la forêt, il lui *coupit* les deux mains. Et il la *laissit* là, toute seule, dans la forêt...

En s'en allant, il s'est piqué le pied avec de l'aubépine. A ce moment-là, sa sœur lui a dit :

— Que le Bon Dieu *fait* (fasse) la grâce que cette épine prenne racine dans ton pied quand j'aurai mes deux mains pour l'arracher!

Elle *restit* seule dans la forêt, se nourrissant comme elle pouvait. Le fils du roi, qu'était à la chasse, l'a trouvée là couchée. Il *trouvit* cette personne-là si belle qu'il l'*emmenit* à son château.

Quand il *arrivit* à son château, il dit à sa mère :

— Ma mère, il dit, tu vas lui soigner les bras. Je vas la prendre pour ma femme.

Alors sa mère lui a répondu :

— Mon gars, qu'elle dit, tu vas tout de même pas t'marier avec une fille qui n'a pas de main !

— Si, qu'il dit, c'est elle que je veux. J'aurai des servantes pour la servir.

Le fils du roi s'est marié avec elle et dame, vous savez bien ! ils ont eu deux petits gars, des jumeaux. Le fils du roi était parti à la guerre (quand les enfants vinrent au monde) et sa mère lui avait écrit qu'il avait eu deux petits gars, *l'un avec le soleil sur le front, l'autre avec la lune sur le front*. Mais la vieille sorcière avait arrêté la lettre de la belle-mère, elle en avait écrit une autre où c'était marqué que sa femme avait eu deux petits chiens noirs. Alors le mari avait écrit en réponse :

— Laissez-les tous vivre et, quand je serai de retour au château, j'en ferai ce que je voudrai !

Mais la vieille sorcière, elle avait encore pris la lettre : elle avait écrit qu'il fallait les tuer tous les deux et tuer aussi leur mère. Ça fait que la belle-mère, elle a eu connaissance de *d'ça* ; elle a dit à sa bru :

— Ma petite fille, qu'elle dit, je ne veux pas te faire mourir ni te tuer.

Elle a dit :

— Maintenant pars ! Marche sans t'arrêter !

Elle n'avait plus de mains, n'est-ce pas, alors elle avait fait deux poches, comme des petits bissacs et elle avait mis sur son dos ses deux enfants à pendre. Ils sont partis tous les trois, les deux petits et elle, et, en passant par un étang, était morte de soif... elle disait :

— Grand Dieu, que j'ai soif !

Ça lui répondait :

— Bois !

En *s'croupissant* (s'accroupissant), voilà un de ses petits dans l'étang à *ragaler* (1) comme une *guernouille* ! Mon Dieu ! Elle n'avait plus de mains ! Tout d'un coup, il lui a poussé une main : elle a pu ramasser son enfant.

Puis elle a dit encore :

— Grand Dieu, que j'ai soif !

Et une voix lui répondait encore :

— Bois !

En se pliant, son autre petit qui est tombé dans l'étang !

Alors il lui a poussé l'autre main. Ça fait qu'elle a ramassé ses deux petits dans ses poches et elle s'est sauvée... Près de l'étang, il y avait une ferme. Cette ferme-là était à son mari et l'étang aussi. Quand la fermière l'a vue qui se sauvait comme ça, elle l'a gardée comme bonne dans la ferme de l'étang.

Pendant ce temps-là, son mari était revenu au château. Quand il *arrivit*, il *demandit* tout de suite à sa mère où étaient sa femme et ses deux enfants. La dame lui répondit qu'il était malhonnête, qu'il avait lui-même écrit que fallait faire

(1) *Ragaler* : remuer, se débattre.

mourir sa femme et les deux chiens. Elle lui raconta l'histoire. Alors, il dit comme ça :

— Vous m'avez écrit que j'avais eu deux petits chiens noirs. Je vous ai écrit que fallait attendre mon retour et vous avez envoyé ma femme après à partir avec ses deux petits gars!

Alors, il dit comme ça :

— Ma mère, il dit, je pars. Je trouverai ma femme morte ou vivante. Je ne reviendrai pas au château avant que je l'aie trouvée.

Ça fait qu'un beau jour, les deux petits étaient à jouer sur le bord de l'étang... il y a un beau monsieur qui passe... et les deux petits garçons se mirent à crier comme ça :

— Oh! c'est papa!

— Taisez-vous donc, qu'elle dit. Ne dites pas ça si haut : il vient pour nous tuer!

Elle l'avait bien *connu* (reconnu), elle!

Mais il lui dit :

— Je t'ai bien reconnue et ce sont nos petits gars. On m'avait écrit que c'était deux petits chiens noirs! Maintenant, tu vas revenir au château avec moi.

Ça faisait qu'il *emmenait* sa femme et ses deux petits gars au château. En partant, il dit à la fermière :

— Pour avoir gardé ma femme et mes deux petits gars, je vous donne la ferme.

Ils sont allés au château après. Ils ont fait brûler la sorcière qui avait fait ce discours-là. Puis ils sont restés tous les trois ensemble, le mari, la femme et les deux petits gars. Un jour, elle avait entendu parler que son frère avait dans son pied une épine qui avait pris racine et qui avait tant poussé



qu'elle sortait par la *chemineu* (cheminée) là-haut. S'en fut le voir :

— T'es pris, là, mon frère! qu'elle dit.

— Oui, ma sœur.

Alors, elle passe ses deux mains sur l'épine et l'épine a tombé.

Je ne sais pas ce qu'il est arrivé après à son frère.



Ce conte m'a été dit à Mayun, le 30 juillet 1949, par Madeleine Bellio, dite Madeleine Camp, âgée de 85 ans.



XX

L'OISEAU QUI CHANTE LA POMME QUI DANSE ET LA BOUTEILLE DE GÉNÉROSITÉ



L'OISEAU qui chante, la Pomme qui danse et la Bouteille d'eau de générosité... *s'il y a* (celui-là) était un conte terrible... (1)

C'était une femme qui était veuve, qui n'avait rien qu'un petit gars. Elle était très pauvre : ça fait qu'elle mourait de faim.

Alors, un jour, le petit gars dit à sa mère :

— Nous faut partir. Nous n'avons plus rien à manger.

(1) Aux moments pathétiques, le conteur croyait bon de m'avertir, d'un ton pénétré : *C'est là que ça devient terrible, ma fille!*